

Le 18 juin 1940, depuis Londres, le général de Gaulle appelle les Français à ne pas cesser le combat contre l'armée allemande.

Trois résistants racontent à « La Croix » les tout premiers moments de leur engagement.

Ils montrent l'inventivité, la fragilité, mais aussi la capacité d'adaptation des débuts de la Résistance.

Le jour où ils sont devenus résistants

— La Croix a demandé à des résistants de raconter les tout premiers moments de leur engagement. Ce récit a été écrit à partir des témoignages de Michèle Agniel, Paul Burlet et Odile de Vasselot (1).

Sur le drap blanc, les femmes, les enfants et les vieux déposent de petites fleurs. Bleues, blanches et rouges. Pornic n'a plus assez de tombes pour accueillir les corps qui échouent sur ses plages en cet été 1940. Alors le maire les a fait recouvrir de cette blancheur devenue tricolore, avant l'inhumation.

Au côté de ses parents et de son jeune frère, Michèle leur rend un dernier hommage. Le visage grave malgré ses traits enfantins, elle passe sans un regard devant des soldats allemands. Les dépouilles que la jeune fille vient honorer sont des victimes de la bataille de Dunkerque, elle le sait. Et du haut de ses 14 ans, elle goûte le moment : « On peut donc faire sentir à l'occupant qu'il n'est pas le bienvenu. »

Difficile d'isoler le moment de bascule au sein d'une vie. Mais pour Michèle, quelque chose commence là, dans ce cimetière marin. Soudain, elle saisit mieux aussi les mots de son père. Il est là, tout près et mutique, mais ses paroles résonnent en elle. « Ce n'est pas possible, il faut faire quelque chose ! », a tonné l'homme d'habitude si mesuré quelques jours plus tôt. C'était le 17 juin, le jour où le bateau anglais a sombré, celui où le maréchal Pétain, sous les ordres duquel il avait combattu en 1914, a annoncé la cessation des combats. Toute la famille s'était pressée autour du poste radio, avant de se murer en larmes, dans le silence.

Dans les jours qui suivent, les conversations bruissent d'un général français à Londres qui s'exprime à la BBC. Michèle ne croit pas à cet officier au nom prédestiné. Mais la rumeur charrie l'espérance, elle enfle dans la ville et atteint bientôt la maisonnée qui tente de capter cette voix lointaine.



Odile de Vasselot, résistante dès ses 18 ans, en 1940. Lillian Cazabet pour La Croix

taine. « C'était merveilleux, se souvient encore Michèle, il disait tout ce que nous voulions entendre. À partir de ce moment-là, nous l'écouions tous les soirs et nous sommes devenus gaullistes, sans jamais avoir vu de Gaulle ! »

À quelque 200 kilomètres de là, Odile, elle, le reconnaît du premier coup ce timbre de voix, et dès le 18 juin. Elle se trouve alors dans le Poitou, là où, avec sa mère et ses deux sœurs, elle a fui l'avancée allemande. Dans sa chambre, tout en haut de la maison de famille de Régné, elle joue avec l'aiguille du poste à galène que son frère a fabriqué. Dès les premiers sons, c'est la sidération. « Pour la première fois, je connaissais quelqu'un qui parlait à la TSF ! », se rappelle-t-elle, enveloppant d'un sourire la dureté de ce temps-là.

Fille et petite-fille de militaires, Odile a 18 ans et un caractère bien

« Où je me suis fourrée ? Je suis complètement folle ! »

trempe. Elle a grandi en garnison à Metz, là même où le colonel de Gaulle se faisait remarquer pour ses idées novatrices. « Qu'à-t-il encore inventé ! », pense-t-elle tout en dévalant l'escalier. Dans le salon, elle livre aussitôt la nouvelle. Manquent son père, prisonnier, et son frère, mobilisé. Mais il y a là son grand-père, le général de Cugnac, qui s'écrie : « La guerre n'est pas finie, c'est l'espoir ! » La réplique libère la parole : autour du vieil homme, l'un fustige le traître, l'autre salue l'homme d'honneur. Odile, elle, n'hésite pas.

À la fin de l'été 1940, elle regagne Paris, comme Michèle. Tout au long de la guerre, les deux femmes ne se croiseront pas, mais les mêmes images reviennent quand elles évoquent ce retour. Du vert-de-gris partout, tout d'abord : cette teinte qui étouffe la ville leur soulève le cœur. Dans les cafés, dans les rues, place de la Concorde, elle se répand, tout juste interrompue par le rouge et le noir des oriflammes. Et puis les sons, eux aussi hostiles, comme cette musique de l'armée allemande qui tous les jours remonte les Champs-Élysées. Très vite, à la craie, elles crient leur colère. Au lycée de Vincennes où elle vient d'entrer, Michèle couvre les tableaux de croix de Lorraine et des V de Churchill. Dans la rue, Odile dessine ces mêmes petites croix quand elle ne déchire pas les affiches allemandes. ●●●

Paul Burlet entre en Résistance à l'âge de 15 ans, en 1942. Lillian Cazabet pour La Croix



Michèle Agniel s'engage à l'âge de 14 ans, en 1940.

Lilian Cazabet pour La Croix



●●● À Paris, se devinent alors les premiers signes de la Résistance. Les journaux clandestins surgissent dans les boîtes aux lettres. Les rumeurs d'arrestations s'échangent discrètement. Il se passe quelque chose, Odile en est persuadée, et elle brûle d'y participer. Mais comment ? Dans la capitale occupée, on parle prudemment, même à ses anciens amis. C'est le cinéma qui, enfin, lui en offre l'occasion. *L'Appel du silence*, un film sur le père de Foucauld qui relate ses missions de renseignement.

« Quelle chance, s'exclame-t-elle à la sortie, je rêve de faire de l'espionnage ! » « C'est vrai ? répond son amie Hélène, je connais quelqu'un qui est dans l'espionnage jusqu'au cou... » « Je t'en supplie, se précipite-t-elle, dis-lui de venir me voir ! »

Message transmis. Quelques jours plus tard, Mme Poirier, ma-

repères

1940, un mois de juin historique

4 juin. Fin de l'évacuation des forces alliées repliées à Dunkerque.

6 juin. Le général de Gaulle devient conseiller militaire de Paul Reynaud.

10 juin. Le gouvernement français se replie sur Tours.

14 juin. Entrée des troupes allemandes à Paris.

15 juin. Le général de Gaulle gagne Londres.

16 juin. Démission de Paul Reynaud. Philippe Pétain est nommé chef du gouvernement français.

18 juin. Appel du général de Gaulle.

27 juin. Le général de Gaulle prend le titre de chef des Français libres.

29 juin. Mille soldats français évacués de Narvik se rallient au général de Gaulle, formant le noyau des Forces françaises libres.

Fausse carte d'identité de Paul Burllet.



quillage ostentatoire et cheveux teints, lui propose de récupérer du courrier le matin, de le cacher et de le remettre le soir à la personne qui se présentera. Odile accepte mais déjà elle voit plus loin, espère davantage. En raccompagnant son étrange visiteuse, elle lui glisse : « Je suis prête à tout pour servir, je cherche depuis longtemps. » L'attente touche à sa fin. Peu de temps après, rendez-vous lui est donné devant la Salle Pleyel.

« Êtes-vous prête à prendre le train pour Toulouse vendredi soir ? Si oui, venez dîner demain au Marius pour rencontrer votre chef. »

« Pas de problème, réussit à articuler Odile qui, en jeune fille de bonne famille, ne sort jamais sans être accompagnée. »

Elle entend déjà les objections de sa mère mais elle le sait, si elle montre une hésitation, ils ne lui confieront plus rien. Se taire. Mentir. Dès ses premiers pas dans le monde clandestin, Odile comprend l'attitude qu'elle doit adopter, même si elle ne mesure pas encore combien ce silence va lui coûter. Attablée au Marius, elle écoute Mme Poirier, désormais Éliane, et Hubert, soulagée de sentir que ce réseau, « c'est du sérieux. » Elle découvre aussi que sa mission aura lieu tous les week-ends : elle descendra un paquet à Toulouse le vendredi soir et en rapportera un autre à Paris, le dimanche matin.

Le retour en métro lui semble interminable. « Où je me suis fourrée ? Je suis complètement folle ! », s'agace-t-elle, enrageant contre son « esprit fort ». Enfin, elle trouve une histoire et dès son arrivée chez elle, annonce qu'elle doit se rendre à Versailles pour la création d'une bibliothèque. Afin d'emporter l'adhésion maternelle, elle prend soin de préciser qu'elle logera dans une famille de confiance, rue de la Paroisse.

Entre-temps, c'est justement à Versailles que Michèle est passée à l'action, grâce à l'une de ses anciennes enseignantes. Lorsque Jeannette Samuel a rendu visite à ses parents, quelques questions ont suffi pour se sentir « sur la même longueur d'onde ». Et peu après, une grande enveloppe en kraft est parvenue à leur domicile. À l'intérieur, des tracts et cette consigne : « Recopiez et faites circuler. » D'un seul élan, toute la famille s'y est mise.

« Ils étaient épatants, ces premiers tracts, ils tenaient dans la poche et on pouvait les laisser ou les coller partout ! », s'anime encore Michèle, aussi enjouée qu'à l'époque, avant d'ajouter, au détour d'une phrase : « Que nous risquions notre vie, je ne sais pas comment nous aurions pu l'ignorer. »

Bientôt d'ailleurs, l'envoi des tracts devient trop dangereux. Il faut désormais aller les récupérer auprès de Mme Samuel mère, à l'internat de jeunes filles dont

elle est responsable. « Il n'y a que moi qui puisse le faire sans être remarquée ! », lance immédiatement la jeune fille. Elle n'a pas encore 15 ans et avec sa coupe au carré et ses robes bien taillées, elle ressemble toujours à une enfant. Son père hésite. Sa mère non. La voilà partie pour son premier voyage.

Chaque jeudi, c'est le même scénario. Mme Samuel la fait déjeuner à la cantine puis, dans son bureau, Michèle remplit son cartable de tracts ou de journaux. Parfois, il faut aider à les imprimer, sur une machine qui tache les mains. Alors Michèle met des gants. Parfois, des rafles surviennent à Versailles. Alors elle ouvre spontanément son cartable et s'avance, mais personne ne regarde jamais à l'intérieur. La jeune fille développe une extrême vigilance, aime la confiance dont lui témoignent les adultes. Mais ce qu'elle adore par-dessus tout, c'est filer ainsi à la barbe des Allemands.

« Monsieur, la classe entre en Résistance! Nous vous demandons d'en faire part au directeur. »

L'Occupation, cependant, progresse. En novembre 1942, l'armée allemande franchit la ligne de démarcation. Paul Burllet a alors 15 ans et fait ses études à l'école de la Côte-Saint-André, près de Grenoble. Et pour lui, élevé dans la détestation de Pétain, c'est une déflagration. Sitôt accusée l'onde de choc, il réunit quelques élèves. Surveillant de l'internat, il jouit d'une petite autorité mais ce jour-là, il n'a à convaincre personne : la résolution du groupe est immédiate et devient officielle dans les heures qui suivent.

« Asseyez-vous ! », lance le professeur en entrant dans la salle.

Aucun mouvement ne vient rompre l'épais silence. Paul prend la parole : « Monsieur, la classe entre en Résistance! Nous vous demandons d'en faire part au directeur. » M. Rivot, sept citations à la guerre de 14. Aux élèves boursiers comme Paul, il répète qu'il leur faut rendre à l'État ce qu'il leur a donné.

« Mais qu'allez-vous faire ? », reprend l'enseignant.

« On ne sait pas encore mais sûrement quelque chose. »

Parmi ses camarades, un desinateur de talent. C'est vu, ils commenceront par des tracts. Les élèves, délivrés par Paul le soir venu, en remplissent les boîtes aux lettres. Ils s'amuse. Le directeur ne bronche pas. Mais récupère plus d'une fois les adolescents à la gendarmerie. « En avez-vous fini ? questionne-t-il de sa voix puissante, j'ai besoin de mon surveillant

●●● Suite de la page 3.
général et les autres doivent faire leurs devoirs ! »

Les garçons, eux, avancent vite. Après les tracts, ils badigeonnent de goudron les maisons des collaborateurs. Paul le sait, avec cette « peinture », ils franchissent un pas de plus. Leur action devient politique et leur arrestation possible. Un résistant plus aguerri, d'ailleurs, se rapproche d'eux, leur donne « du travail » et quelques règles pour se protéger. Sans doute le directeur a-t-il jugé bon de les encadrer un peu.

Encore aujourd'hui, Paul se remémore la fébrilité de ces premiers moments avec gourmandise. Comme Odile, il ne parle de rien à ses parents. Lui n'en souffre pas, assure-t-il. L'internat à 12 ans, cela apprend à ne pas trop s'épancher. Un soir seulement, il provoque une conversation en tête-à-tête avec son père.

« C'est exactement ainsi que je me représentais la guerre que pouvait faire une fille ! »

« J'ai besoin d'un revolver », lâche-t-il dans l'obscurité. « Tu es sérieux ? Tu veux me dire pourquoi ? », s'inquiète son père, peu surpris du silence qui accueille ces questions.

Peu de temps après, Paul reçoit un 7,65 flambant neuf. Pas un mot n'accompagne le précieux don. Et le jeune homme ne demande aucune explication. Le temps est à l'action et la lutte s'intensifie contre les miliciens. Cette fois, ce sont les explosifs qu'il faut apprendre à manier. La leçon, vite retenue, accouche d'un fracas immense. Ils sont deux avec Paul à avoir allumé la première mèche. Conscients que, désormais, ils ne rentreront plus chez eux.

« Pour choisir la Résistance, il faut des pères, relit Paul aujourd'hui. Des pères qui vous ont tellement façonnés qu'il est impensable d'agir autrement. Et pour gagner le maquis, il faut de sacrés pères ! »

À Toulouse, Odile, alias Danièle, a pris ses marques. Le samedi matin, elle profite de la chaleur des bains publics pour se remettre de sa nuit sans sommeil. À midi, elle se rend dans le restaurant où une certaine Rolande récupère le paquet et lui en confie un autre. Puis, dans l'obscurité du cinéma, elle patiente jusqu'au train du soir. Elle ne se pose pas de question. Son action est utile, cela lui suffit. Et puis, elle est blonde aux yeux bleus, un atout non négligeable.

Mais elle se rend malade de ses mensonges, tout en redoutant qu'ils soient découverts. Rien pourtant. Tout juste la trouve-t-on de mauvaise humeur à la maison. Versailles, décidément, ne lui

réussit pas. Cette solitude lui pèse. Quand elle revient à Paris, sur le quai où personne ne l'attend, c'est toujours le même serrement. Sa vie est comme coupée en deux, solaire le samedi, malheureuse le reste du temps, quand l'arrestation de Rolande y met une fin brutale. « Il ne faut plus nous revoir, ordonne

alors Hubert. Au revoir et merci. »

Odile chancelle un peu, déjà saisie par l'angoisse de l'inaction. Mais elle connaît à présent les codes, sait provoquer les occasions. Par une amie, elle intègre rapidement une filière d'évasion. Il s'agit de gagner la frontière belge, d'aller chercher des aviateurs al-

liés puis de ramener ces « boys » à Paris. Odile devient Jeanne, se livre enfin à sa mère. Et quand elle marche dans la plaine obscure, entre la France et la Belgique, elle songe : « C'est exactement ainsi que je me représentais la guerre que pouvait faire une fille ! »

Pendant ce temps, Michèle re-

vient à Paris après quelques mois de convalescence à la suite d'une mauvaise infection. À la gare, ses parents lui promettent une « belle » surprise. Tout au long du trajet, elle piaille d'impatience. « Hello Michèle ! », lui lance un jeune homme au fort accent anglais quand elle pousse la porte. La famille héberge à présent des Américains ou des Anglais, ainsi que toute une fabrique de faux papiers. À elle, échoit une nouvelle mission : aller chercher ces jeunes soldats en province. Elle jubile.

Épilogue.

En août 1943, Paul Burlet est amené aux maquis du Vercors. Il combat sous les ordres de Geyer-Thivollet jusqu'à la Libération.

En janvier 1944, Odile de Vasselot manque d'être arrêtée et la ligne d'évasion « Comète » est démantelée. Elle réintègre le réseau de renseignement « Zéro » jusqu'à la fin de la guerre.

En avril 1944, Michèle Agniel et ses parents, appartenant au réseau « Bourgogne », sont arrêtés et déportés. Elle sera libérée avec sa mère en juin 1945. Son père ne rentrera pas.

Béatrice Bouniol

(1) Odile de Vasselot, *Tombés du ciel. Histoire d'une ligne d'évasion*, Éd. du Félin, 2019 pour la version poche.



Documents d'archives appartenant à Odile de Vasselot. Lilian Cazabet pour La Croix

entretien

« La Résistance est un saut dans l'inconnu, une invention »

Julien Blanc

Historien

— Coauteur de *La Lutte clandestine en France. Une histoire de la Résistance (1940-1944)* (1), l'historien revient sur le sens de cet engagement.

En quoi le geste du général de Gaulle est-il emblématique de celui de tous les résistants ?

Julien Blanc : Le général de Gaulle pose un acte de rupture. Quand il quitte la France pour l'Angleterre le 17 juin 1940, l'ancien sous-secrétaire à la guerre du gouvernement de Paul Reynaud marque son rejet de l'armistice incarné par Pétain. Il est seul et sans moyen. En France aussi, les premiers gestes résistants résultent de ce refus viscéral. Ni de Gaulle, ni les pionniers de la Résistance intérieure ne disposent d'un mode d'emploi. Ils vont forger la désobéissance de toutes pièces. La Résistance est d'abord un saut dans l'inconnu, un basculement et une invention.

Qu'ont-ils en commun ?

J. B. : Ils ont en commun de n'être, en 1940, qu'une infime minorité. À la fin de l'été, 7 000 hommes seulement ont rejoint de Gaulle. Et à l'automne, les premiers groupes qui émergent en France rassemblent rarement plus de quelques dizaines de personnes.

Ces résistants de la première heure présentent des profils très divers. Les volontaires de la France libre sont des hommes très jeunes et diplômés. Le tableau est plus mélangé pour la Résistance intérieure : tous les milieux – sociaux, culturels, religieux – et tous les âges s'y côtoient. Elle compte aussi dans ses rangs beaucoup de femmes qui jouent à l'origine un rôle décisif. Leurs motivations sont également très variées. Au-delà du refus absolu de l'occupation étrangère, certains, comme les militants antifascistes de l'avant-guerre, prolongent dans la Résistance un engagement antérieur, mais beaucoup d'autres, bouleversés par le sort du pays, s'engagent pour la première fois.

Quelle connaissance les historiens ont-ils

de ces premiers temps ?

J. B. : Retracer l'histoire de la Résistance est par définition difficile car il s'agit d'un monde clandestin et secret, qui cherche à laisser le moins de traces possible. Mais c'est encore plus vrai des débuts. C'est un temps d'expérimentations, de gestes fugaces, fragiles, souvent informels : des inscriptions, des papillons, des tracts, des lignes d'évasion... beaucoup d'actes isolés qui s'agrègent progressivement. Ces débuts sont aussi marqués par de nombreux échecs et de lourdes pertes. Nombre de ces premières initiatives sont fauchées net, et rares sont les organisations pionnières à atteindre la Libération. La plupart des membres du « réseau du Musée de l'homme », un des premiers en action en zone occupée, sont ainsi arrêtés dès l'hiver 1941 et, pour dix d'entre eux, condamnés à mort. Sept sont exécutés à l'hiver 1942.

Après-guerre, les résistants eux-mêmes parleront assez peu de ces balbutiements, préférant évoquer une Résistance plus tardive, plus structurée et parvenue en quelque sorte à l'âge adulte. Ils auront ainsi

tendance à passer vite sur les tâtonnements, les essais non transformés et les échecs.

Que nous apprennent ces tâtonnements ?

J. B. : Au fil du temps, la Résistance se développe, se structure et s'unifie. Cela étant, il est trop simpliste d'opposer un temps des origines à celui de la maturité. En réalité, les caractéristiques des premières expériences marquent la Résistance de bout en bout : l'improvisation, le bricolage, l'invention et le risque sont permanents. Parce qu'elle est régulièrement attaquée et décimée, la Résistance doit s'adapter et se réinventer sans cesse.

Le temps des pionniers raconte l'inventivité, la fragilité congénitale mais aussi l'agilité et la capacité d'adaptation de la lutte clandestine. Un paradoxe qui a fait d'elle un phénomène durable, jamais figé et que la répression ne parviendra pas à détruire.

Recueilli par Béatrice Bouniol

(1) Avec Sébastien Albertelli et Laurent Douzou, *Seuil*, 2019. À lire aussi : Pierre Laborie, *Penser l'événement, 1940-1945*, Folio, 2019.